

Pierre ne s'était jamais consolé de la mort de son père.

Quant à Maxime, bien qu'ayant encore le sien, bien qu'adoré par son aïeul et par sa tante, il se considérait comme étant orphelin.

Maintes fois, Maxime encore enfant, avait posé ces questions à sa tante :

— Pourquoi mon père ne vient-il jamais ici ? Pourquoi ne m'appelle-t-il pas là-bas ?

Et la marquise troublée jusqu'au fond de l'âme, répondait :

— Ton père est malade.

— Alors, conduisez-moi à lui, bonne tante ; nous le soignerons, nous le guérirons.

— Impossible, mon enfant. Il est malade... d'esprit. Il ne veut voir personne.

Le jeune baron aurait bien voulu interroger son grand-père : mais il ne l'osait, ayant entendu le vieillard s'écrier, chaque fois qu'Hermine lui parlait de l'absent :

— Assez ! je n'y pense plus, je ne veux plus y penser !

Et l'enfant rêvait de ce père qui avait quitté la France pour s'exiler dans un désert de neige au bout du monde.

Parfois l'idée lui venait de partir tout seul en Courlande, d'affronter le malade, de se précipiter dans ses bras en lui disant :

— Je suis votre petit Maxime qui pense toujours à vous. Aimez-moi comme je vous aime, et vous serez guéri.

Mais une crainte instinctive l'empêchait de réaliser ce projet.

Il en parla à Pierre qui, avec son bon sens précoce, lui montra le danger d'une telle équipée.

— Cela te brouillera avec ton grand-père, lui dit le futur ingénieur, et tu n'es pas certain d'être accueilli par ton père. Les malades d'esprit n'aiment pas qu'on s'impose à eux. Qui sait si la démarche n'aurait pas pour résultat d'aggraver l'état mental du vicomte ?

Plus tard, lorsque Maxime apprit, avec indiscrétions, que sa mère avait disparu en 1872, à la suite d'un drame de famille dont les causes restaient inconnues, sa tristesse se transforma en une sombre mélancolie.

Il avait alors seize ans passés et en paraissait vingt.

Une gravité précoce faisait pencher ce front de rêveur.

Brun, d'une pâleur mate, de traits réguliers et finis, bien proportionné mais petit et frêle, il passait aux yeux des jaloux pour un Borianne dégénéré.

Un jour, il demanda à sa tante :

— A qui je ressemble le plus ? A ma mère ou à mon père ?

— A ta mère, répondit sans hésitation la marquise de Parieux.

— Vous l'avez bien connue, ma mère ? . . . . .

— Certainement. C'est même chez moi que ton père l'a vue pour la première fois. Elle était l'institutrice dévouée de ma pauvre enfant, dont je porte le deuil éternel.

Le jeune homme, respectant ce deuil, s'en tint là pour cette fois ; mais le surlendemain, poussé par Pierre à qui il confiait toutes ses angoisses, il poursuivit son interrogatoire.

— Chère tante, dit-il, j'en sais plus que vous ne devez le supposer.

A ces mots, Hermine parut embarrassée.

— Votre attitude chère tante, me prouve que vous lisez en ce moment dans mon cœur. Dites-moi la vérité : n'y a-t-il plus aucun espoir de retrouver ma mère ?

— Hélas ! mon pauvre enfant, tout ce que je puis te dire, c'est que si ta mère vivait, elle aurait cherché depuis longtemps à te voir.

— Cependant, mon père vit, et il n'a jamais réclamé ?

— Ce n'est pas la même chose.

Le ton sur lequel Hermine avait fait cette réponse décélaît un mystère.

— Expliquez-vous, ma tante ! s'écria Maxime.

Elle l'embrassa avec tendresse ; mais elle le désespéra par ces mots :

— Ta mère te chérissait ; mais je crois que ton père n'a jamais aimé personne. Les Borianne ont le cœur dur, impitoyable. Vois ton aïeul, il ne souffre pas qu'on lui parle de son fils. Tu sais pourquoi ; car nul n'ignore à Châteauroux que ton père à dû, pour se marier, adresser au comte des sommations respectueuses.

— Donc, conclut Maxime, mon père et ma mère s'adoraient. Quel motif les a séparés ? . . . Qu'est-il donc arrivé ? . . .

La marquise devait s'attendre, tôt ou tard, aux questions de son neveu.

Ses traits, déjà ravagés par le chagrin, les pensées obsédantes, les deuils inoubliables, se crispèrent ; mais ce fut d'une voix ferme qu'elle répondit :

— Je ne sais rien, mon pauvre enfant, absolument rien.

Cette année-là, Maxime remporta son diplôme de bachelier ès lettres.

Fier de ce premier succès, il résolut de l'annoncer lui-même à son père. C'était la première fois qu'il lui écrivait.

Il ne chercha pas ses mots.

Il laissa voir ce qu'il avait sur le cœur.

— Je voudrais vous appeler cher père, disait-il ; mais je ne l'ose,

puisque vous m'avez défendu de vous aimer, puisque vous avez mis entre vous et moi une barrière infranchissable.

— Eh bien ! tant pis je vous appellerai quand même cher père, attendu que vous m'êtes d'autant plus cher que je vous sais attristé.

— Peut-être serez-vous satisfaits d'apprendre que votre fils a fait de bonnes études et remporté son diplôme de bachelier ès lettres ; que ce fils ne s'en tiendra pas là ; qu'il considère ce petit résultat comme un premier échelon ; qu'il compte bien passer sa licence, préparer ses examens de droit et devenir deux fois docteur.

— Vous auriez sans doute préféré que je suivisse la carrière des armes. Je n'éprouve aucun goût pour le métier militaire. Sans doute, à force de travail, j'aurais pu faire un médiocre officier. A quoi bon ? Si la patrie a jamais besoin de tous ses enfants, je saurai bien, devant l'ennemi, montrer que je suis un Borianne !

— Je vous embrasse, cher père,

— Votre fils,

MAXIME DE BORIANNE.

Le jeune homme mit cette lettre à la poste sans en souffler mot à sa tante.

Il ne comptait pas sur une réponse.

Tout semblait lui démontrer que le vicomte resterait insensible à ces témoignages d'affection.

Quatre jours après, qu'elle ne fut pas son émotion lorsque le domestique lui apporta une lettre par le dernier courrier... une lettre portant le timbre de Mittau.

Enfin son père lui donnait signe de vie !

L'enveloppe avait été cachetée à la cire avec le plus grand soin.

Hector de Borianne n'en écrivait pas long ; mais cela suffisait pour démontrer qu'il était en pleine possession de ses facultés mentales.

— Mon cher fils, disait-il, venez vous reposer de vos succès auprès de moi. Un Borianne ne saurait tenir plus mâle langage que le vôtre : j'ai hâte de vous embrasser.

— Vous retrouverez ici notre fidèle Prosper, qui se fait une fête de vous revoir.

Embrassez ma sœur pour moi, comme je vous embrasse.

— Votre père,

— HECTOR DE BORIANNE.

En relisant cette bonne lettre, en en pesant tous les mots, Maxime pleurait d'attendrissement.

Son père ne le repoussait plus ! Son père le trouvait digne de lui, le réclamait !

Maxime aurait voulu partir par le premier train. Mais il était indispensable de prévenir le comte, et le brave enfant déplorait l'atroce rancune de ces deux âmes de bronze.

Dans les cas difficiles, Maxime ne manquait jamais de consulter son ami.

Il courut chez Mme Petitot, où habitait Pierre, qui, lui, avait remporté son baccalauréat ès sciences.

Le jeune savant résolut le problème sans tâtonner.

— Tu ne dois rien cacher au comte, lui dit-il. D'ailleurs, il a trop de bon sens pour t'empêcher, malgré sa rancune, de répondre à l'appel de ton père : quoi qu'il arrive, pars demain. Si tu as besoin d'argent, j'en emprunterai à Mme Petitot.

Maxime suivit le conseil et s'en trouva bien.

Le vieillard ne sembla nullement ému par la nouvelle.

Il ne demanda même pas à prendre connaissance de la lettre, ce qui soulagea d'un grand poids son petit-fils.

— Et quel est ton projet ? fit-il simplement.

— Partir dès demain.

— C'est tout naturel. Tante te remettra mille francs pris sur ma cassette. Surtout, ne te prive de rien ; n'oublie jamais que noblesse oblige.

— Merci, grand-père.

La marquise, prévenue à son tour, montra une satisfaction trop exagérée pour être sincère.

— Va, mon enfant, dit-elle, et puisse ton père te recevoir comme tu le mérites !

— Pour quel motif agirait-il autrement ? On ne lui a jamais donné que de bonnes notes sur mon compte. Je n'ai rien à me reprocher.

Elle ne s'expliqua pas, mais elle se toucha le front du bout de l'index ce qui semblait signifier : — Avec les fous, on n'est jamais tranquille.

Maxime partit néanmoins, plein d'espoir.

Le voyage lui sembla interminable.

On était à la belle saison.

Maxime traversa une partie de la Courlande en voiture et arriva enfin, au milieu de campagnes verdoyantes, devant ce fameux château qu'on lui avait dépeint d'aspect si pittoresque.

Il le trouva simplement pittoresque et ne regretta pas l'absence de neiges.

Le cœur lui battait fort quand il pénétra dans la cour d'honneur. Ce fut le vieux Prosper qui le reçut à l'arrivée.